

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 61 (1916)
Heft: 1

Rubrik: Chroniques et nouvelles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUES et NOUVELLES

CHRONIQUE SUISSE

(D'un collaborateur spécial ¹).

Les devoirs de l'heure présente.— La deuxième série des conférences d'hiver à la troupe. — † Le colonel Markwalder.

L'année 1915 a vu l'écrasement d'un petit peuple héroïque, la Serbie, tout comme 1914 avait vu la chute d'un autre petit peuple non moins héroïque, la Belgique. Un troisième petit peuple, au passé non moins glorieux, la Grèce, a vu aussi sa neutralité méconnue et devra probablement bientôt prendre parti, dans un sens ou dans l'autre, sous peine de perdre tout droit à l'existence et à la souveraineté nationale.

Notre petite patrie, la Suisse, a eu le bonheur de terminer l'année 1915 comme elle l'avait commencée, dans la paix et dans un bien-être relatif. Dieu veuille qu'il en soit de même pour 1916. En commençant cette nouvelle année, il est bon cependant de réfléchir aux malheurs que sa devancière a apportés à des nations qui l'avaient commencée dans une sécurité apparente.

Laissant de côté toute question de sentiment, le sort de ces malheureux petits peuples doit retenir tout spécialement notre attention. Certes, nos grands voisins ont jusqu'ici fait preuve de bonne volonté à notre égard, mais rien ne nous garantit que ces dispositions bienveillantes ne s'effacent brusquement devant la « nécessité militaire ». Le sort de la Belgique et de la Grèce nous montre ce que pèse le respect de la neutralité d'un petit peuple lorsque les intérêts vitaux de plusieurs grandes nations sont en jeu. Le sort de la Serbie nous fait voir combien il est difficile aux faibles de résister à une attaque habilement préparée. Soit l'un soit

¹ Un changement est apporté à la *Chronique suisse*. Le colonel Feyler qui l'a rédigée pendant plusieurs années a estimé de l'intérêt de la *Revue militaire suisse* de passer la main à un officier plus jeune et ayant gardé avec la troupe un contact plus direct et habituel. Nous ne l'avons pas cependant licencié. Il est aussi de l'intérêt de la *Revue militaire suisse* qu'elle continue à publier les opinions qu'il serait quelquefois délicat, pour un officier en activité de service de développer avec la netteté désirable. Un supplément de chronique figurera alors sous la rubrique *Informations*, et comme par le passé sous la responsabilité personnelle du directeur de la *Revue*. (La Rédaction.)

l'autre des partis belligérants dispose encore de réserves suffisantes pour écraser un petit peuple avant que l'autre parti puisse lui apporter un secours efficace.

Le moment n'est donc pas venu pour nous de désarmer, pas plus pour nous que pour les belligérants. En employant le mot désarmer, nous avons moins en vue une démobilisation totale ou partielle de nos forces armées, qu'un relâchement moral, une douce quiétude qui risquerait d'être le prélude d'un tragique et tardif réveil.

Il serait puéril de ne pas voir que l'année de bien-être que nous venons de passer a déjà provoqué dans certains milieux de notre peuple les premiers symptômes de ce dangereux désarmement moral. A force d'avoir échappé au danger, beaucoup commencent à ne plus y croire. Au lieu de savoir gré à la Providence et aux autorités de les avoir protégés jusqu'ici des horreurs de l'invasion, ils poussent des cris d'orfraie parce que telle ou telle denrée a renchéri de quelques centimes ou parce qu'ils doivent rester deux ou trois mois de suite sous les armes au lieu de deux ou trois semaines comme précédemment. Cela ne les empêche d'ailleurs pas de porter leur argent au café, au cinéma ou au théâtre et d'y perdre leur temps. Le nombre des pochards arrêtés par la police de nos villes pour avoir trop joyeusement fêté la nouvelle année montre combien certaines gens prennent peu au sérieux les dangers de l'heure présente.

Si l'on pouvait faire un reproche à nos autorités civiles, communales, cantonales et fédérales, ce serait de ne pas réagir assez énergiquement contre cette tendance au relâchement. Sans doute il faut que chacun vive. Sans doute il est bon que les affaires reprennent un cours à peu près normal. Sans doute il ne faut pas énerver notre peuple en lui montrant l'envahisseur prêt à franchir nos frontières et à traiter les fils de la libre Helvétie comme de simples Belges, Serbes ou Arméniens. Il faudrait cependant faire comprendre à notre peuple que, tant que durera le conflit actuel, la question de la défense nationale primera toutes les autres. Toutes les énergies qui ne sont pas indispensables à la marche normale de l'existence des individus doivent être mises au service de la nation. Chacun doit comprendre que le danger existe encore et qu'un geste de l'un ou l'autre de nos grands voisins peut amener brusquement la guerre sur notre territoire. L'Allemagne a donné douze heures à la Belgique pour répondre à son ultimatum du 2 août 1914. Au début de la guerre de 1799, Masséna avait donné trois heures au général autrichien Auffenberg pour évacuer le canton des Grisons.

Rien ne nous garantit que l'année 1916 s'écoule sans que nous recevions un billet doux de ce genre. Cela est peu probable, certainement, mais cela est possible, et nous devons rester prêts à tout événement, tant au point de vue moral qu'au point de vue matériel.

Dans cet ordre d'idées, il faut savoir gré à l'état-major d'armée d'avoir pris des mesures pour entretenir chez nos soldats-citoyens cet état de préparation morale que nos autorités civiles s'appliquent trop peu à fortifier chez nos citoyens-soldats.

L'hiver dernier déjà, l'état-major d'armée avait organisé dans les corps de troupes des séries de conférences et fait appel à la bonne volonté des intellectuels. Ceux-ci avaient répondu fort nombreux et nos troupiers avaient entendu des causeries sur les sujets les plus divers. Le résultat n'avait pas partout été également satisfaisant. On peut être un excellent pasteur, professeur, voire même orateur, sans pour cela savoir parler à la troupe. Aussi a-t-on pu dire avec quelque raison qu'au lieu d'appeler des civils pour faire des discours à la troupe, on aurait mieux fait d'envoyer des officiers parler au peuple et lui rappeler ses devoirs.

Cet hiver, le bureau des conférences de l'armée a choisi une autre voie. Ce ne seront plus, dans la règle, des conférenciers civils qui parleront à la troupe, ce seront les commandants d'unité, compagnie, escadron, batterie, ou des officiers désignés par eux. L'année dernière, cette innovation aurait été dangereuse, nos officiers étaient décidément trop peu préparés à ce genre de service. A présent, ils connaissent leurs hommes et leurs hommes les connaissent, et la nouvelle méthode donnera certainement de bons résultats. Derrière les officiers, il y aura toujours d'ailleurs comme réserve, le bataillon sacré des intellectuels civils, qui donnera probablement assez souvent, car il ne faut pas oublier qu'on peut être un bon commandant d'unité sans avoir de grands talents de conférencier, et qu'un peu de changement ne fera que du bien.

D'ailleurs, pour venir en aide aux officiers-conférenciers, le bureau des conférences publie des cahiers, dont quatre ont déjà paru, et qui contiennent les indications nécessaires sur le choix des sujets et la manière de les traiter.

L'année dernière, le but des conférences était surtout de combattre le désœuvrement et l'ennui. Car, il faut en convenir, on s'ennuie un peu dans notre armée.

Les uns, dans les veines desquels bouillonne encore le sang des vainqueurs de Sempach et de Morat, sont fatigués de porter éternellement à leur ceinture un pistolet chargé à blanc ou une épée qui se rouille dans son fourreau. Ils déclareraient volontiers la

guerre à n'importe qui, à propos de n'importe quoi, histoire de donner des coups et d'en recevoir.

D'autres, infiniment plus nombreux, ont des pensées moins bellicieuses. Ils songent à leur bureau ou à leur atelier fermé, à leur commerce ou à leur industrie qui bat de l'aile, à leur famille qui souffre de la diminution du gain et du renchérissement de la vie. Ceux-là ne souhaitent pas la guerre, mais la paix.

Ni les uns ni les autres ne manifestent un enthousiasme débordant pour cet état de choses qui n'est ni la paix ni la guerre et qu'on a baptisé à Berne le service de relève.

Dans la montagne, ce service a encore l'attrait du sport d'hiver. Il en a aussi les dangers, témoin l'accident survenu il y a quelques semaines dans la région du Simplon. Rendons en passant un hommage au souvenir du premier-lieutenant Willy et de ses braves fusillers bernois, ensevelis sous une avalanche au cours d'une patrouille en haute montagne.

En plaine, le service de relève en hiver manque décidément de gaieté. Passe encore pour les heures de service, bien que le travail soit plutôt monotone. Ce sont surtout les longues soirées de déconsignation dans les villages écartés, plus ou moins bien desservis par la poste, souvent mal éclairés et dépourvus de locaux de réunion, ce sont surtout ces heures-là qui engendrent l'ennui.

Il va sans dire que la lutte contre l'ennui reste, cet hiver aussi, l'un des buts des conférences à la troupe. Il y a cependant une différence de principe entre la campagne de cet hiver et la précédente; alors on voulait surtout distraire et instruire le soldat; aujourd'hui, on vise plus haut, il s'agit moins de distraction et d'instruction que d'éducation nationale.

Le but principal des conférences de cet hiver sera de réveiller, de maintenir et de développer le sentiment national. On parlera donc surtout aux hommes: de la Suisse, de son histoire, de ses beautés naturelles, de ses institutions politiques. Toutes choses que chacun a apprises à l'école, mais dont il reste souvent bien peu de chose, même dans des classes de la société dont on serait en droit d'attendre mieux. Par ces catéchismes patriotiques, bien des gens chez qui les soucis de l'existence et la lutte pour le gain avaient émoussé le sentiment de leurs devoirs envers la Patrie, deviendront de meilleurs soldats et de meilleurs citoyens.

Pour entretenir non seulement les sentiments patriotiques, mais les vertus guerrières, on parlera aussi aux hommes de la guerre actuelle. On leur lira des récits de batailles, en faisant ressortir les traits d'héroïsme que l'on trouve à foison chez tous les belligérants.

Saluons cette noble manière de préparer la défense d'une bonne cause, et souhaitons que 1916 nous donne une armée et un peuple moralement plus forts, sans que le baptême du feu soit nécessaire pour en éprouver la trempe.

* * *

Dans le courant de décembre est mort, à l'âge de soixante et un ans, un homme qui avait, à un moment donné, joué un grand rôle dans notre armée, le colonel Markwalder, ancien chef d'arme de la cavalerie.

Ingénieur de l'Ecole polytechnique de Zurich, grand connaisseur de chevaux, le défunt avait eu un avancement rapide et paraissait destiné à une brillante carrière.

Dans les hautes fonctions qu'il revêtit, il fit preuve de qualités sérieuses, mais ne sut pas toujours se conduire avec le tact nécessaire et finit par démissionner dans des circonstances pénibles, il y a une douzaine d'années.

Depuis lors, il vivait dans l'isolement, presque dans l'oubli.
Que la terre lui soit légère!

CHRONIQUE PORTUGAISE

(De notre correspondant particulier.)

Histoire populaire de la guerre péninsulaire. — Caractère national. — Moqueries et humiliations. — Les chefs étrangers. — La Légion Lusitane. — Le domaine de la mer. — L'armement. — La liaison entre l'armée de terre et de mer. — Le soldat portugais. — Malheur à l'envahisseur! — Les actes et les paroles. — L'effort portugais du siècle passé.

Pour commémorer le centenaire de la guerre de la péninsule, la Commission d'exécution avait, entre autres, mis au concours la publication d'un ouvrage populaire d'histoire, rappelant la grande convulsion du siècle passé. Cet ouvrage devait être clair et à la portée de toutes les classes sociales. Son but était de faire connaître une des époques les plus mouvementées de notre histoire, et de fortifier le moral du peuple en mettant en relief la valeur, l'abnégation et le patriotisme de ses ancêtres.

L'ouvrage primé le premier vient d'être publié. Il est dû à la plume de notre distingué et savant écrivain, Teixeira Botelho, lieutenant-colonel d'artillerie.

Nous n'avons pas la prétention de résumer ici, dans le cadre restreint d'une chronique, l'enchevêtrement des faits et des si-

tuations, tant militaires que politiques, qui caractérise la longue période des luttes péninsulaires. Cependant, il est certain que l'*Histoire populaire de la guerre de la péninsule* paraît au moment exceptionnel où le monde, surtout l'Europe, nous offre en spectacle un bouleversement tout à fait comparable au grand cataclysme politico-militaire de 1801-1814.

La comparaison des faits est à l'ordre du jour. Les conclusions qu'on peut tirer de cette méthode sont la plupart du temps véridiques et sensées. Et, bien que, répétons-le, il peut paraître inopportun d'attirer l'attention des lecteurs de cette *Revue* sur un passé aussi éloigné, et que rappelle brièvement le volume portugais dans ses 640 pages, il n'en serait pas moins blâmable de ne pas choisir, dans un si long rapport, des considérations inédites, de nature à reconforter les petites nations, si maltraitées à l'heure présente, et à les encourager dans la voie du devoir et sur le chemin du sacrifice.

A l'étranger, les travaux portugais, littéraires et historiques, sont peu connus. Les traductions en sont rares et notre langue n'est pas très répandue en Europe. Pourtant, le Portugal travaille et progresse.

Nous ne mentionnerons ni les faits politiques ni les opérations de guerre — l'ouvrage cité en donne un aperçu logique et complet — mais nous chercherons à extraire du travail de notre camarade les enseignements de la philosophie historique et les révélations du caractère national pouvant intéresser notre politique militaire, ainsi que l'ensemble des petites nations, aux traditions honnêtes et respectueuses de leurs devoirs.

* * *

Il est profondément attristant de lire le manifeste de Junot, du 1^{er} février 1808, qui déclare sans ambages l'annexion du Portugal à la France : « La maison de Bragance a fini son règne au Portugal. L'empereur Napoléon désire que ce beau pays soit administré et gouverné en son nom par le général en chef de son armée. » Et pour atténuer un peu l'effet de ces termes offensants, il fait de belles promesses. Il promet de construire de grandes routes et des canaux, de développer l'agriculture, de réorganiser l'administration financière de l'Etat. Il parle aussi du respect à la religion, de la création d'asiles, etc., et — suprême ironie — d'étendre l'instruction aux classes populaires, de façon à permettre l'avènement d'un Camoëns dans chaque province natio-

nale ! Tels sont les paroles d'un dominateur ! La tyrannie s'y associe à la raillerie !

* * *

On ne saurait faire abstraction, dans l'appréciation de la conduite servile des fonctionnaires publics vis-à-vis de la domination française, en 1808, des circonstances exceptionnelles de l'époque. Le Portugal hébergeait à l'intérieur de ses frontières 29 000 soldats français et 20 000 Espagnols. Napoléon était l'être omnipotent, dont rien ne faisait prévoir la chute. Puis, le besoin inexorable de vivre, la perspective de la famine et de la misère exerçaient une influence naturelle sur la conduite de chacun. Combien n'acceptaient pas leurs maigres honoraires, la tristesse et le deuil dans l'âme !

* * *

La première invasion du Portugal, qui a pris fin avec l'expulsion de l'ennemi, et par la signature de la convention de Cintra, démontre d'une façon péremptoire et décisive que les pays qui ne mettent pas tout en œuvre pour augmenter leurs moyens de défense doivent s'attendre à subir toutes les humiliations, tant de leurs ennemis que de leurs amis.

* * *

La réponse de l'Angleterre à Napoléon, qui demande une cessation des hostilités est digne de remarque et correspond bien aux sentiments à la base de la politique anglaise : « L'Angleterre est prête à entamer des négociations, mais elle exige que la voix des représentants de Suède, du Portugal, des Deux-Siciles et de l'Espagne, soit entendue à la conférence. »

* * *

Les chefs étrangers à une armée grèvent fortement le budget national et portent atteinte au prestige des chefs nationaux.

Beresford touchait, pendant son séjour au Portugal, 4 400 fr. de solde mensuelle et 3 000 fr. pour frais de subsistance ; il disposait, en outre, des chevaux et des voitures de la maison du roi, qui s'était réfugié au Brésil. En plus, le gouvernement portugais s'obligeait au paiement, une fois la guerre terminée, d'une pension annuelle de 80 000 fr. pendant trois ans.

En 1827, les officiers étrangers au service du Portugal étaient légion. Nos officiers les traitaient en camarades, mais sans se lier cependant par une amitié forte et réciproque.

* * *

La vigueur et la puissance d'une force vraiment nationale, luttant passionnément pour le salut du pays, est énorme. Notre *Loyale légion Lusitaine*, comptant à peine 3000 fantassins et 400 cavaliers, n'a pas laissé un seul instant de répit à l'ennemi. Soudain, elle faisait irruption dans les campements ennemis, y jetant le désarroi, puis tombait en trombe sur les convois et s'en emparait, interceptait la correspondance ; enfin, elle pratiquait avec audace et hardiesse la guerre de guérillas. Elle immobilisa de nombreuses forces françaises, isola Soult et protégea la réorganisation de notre armée du sud.

Honneur à ces braves !

* * *

On a pu tirer des effets désastreux de la seconde invasion portugaise les conclusions suivantes — et qui sont d'actualité criante : Il est impossible de vaincre une nation qui, comme l'Angleterre, possède le domaine des mers. Car c'est bien la maîtrise de la mer qui a permis le débarquement par surprise de Wellington à Lavos, le changement rapide, à Moore, de sa base d'opérations pour la Corunha, et la concentration à Lisbonne d'une nouvelle armée pour attaquer le nord.

* * *

Les caractéristiques de l'armement des troupes de la guerre péninsulaire sont très curieuses.

Le fusil permettait de tirer à peine un coup par minute. Bien souvent, la pluie, mouillant la poudre, rendait l'arme inutile. La portée efficace ne dépassait guère 180 mètres et le tir était assez incertain. Les chasseurs — infanterie légère — n'avaient pas de baïonnette.

La cavalerie — dragons légers — portait une épée droite, un fusil court et un pistolet.

L'artillerie de campagne disposait de pièces de bronze de 3, 6, 9, c'est-à-dire lançant des projectiles sphériques de 3, 6 et 9 livres, et des obusiers de 15 cm. Les données du tir étaient les suivantes : pièces, portée : de 750 m., tir incertain ; à 350 m., tir plus efficace ; à 200 m., tir juste. La portée de l'obusier atteignait 1100 mètres.

Pour l'attaque ou la défense des places de guerre ou des positions fortifiées, il y avait des bouches à feu de gros calibre qui tiraient des projectiles de 9, 12, 18 et 24 livres.

Un tel armement laisse entrevoir clairement la différence entre la physionomie du combat moderne et celui de ce temps-là !

* * *

Le principe de la liaison intime et constante entre les forces de terre et de mer opérant contre un objectif commun, était connu et appliqué. Nous le rencontrons dans l'organisation des célèbres lignes de défense de Torres Vèdras, construites autour de Lisbonne afin de protéger la capitale, de laisser à l'armée anglo-portugaise un vaste terrain de manœuvre et de ravitaillement, et de garantir la liberté complète de la mer. Les flancs de ces lignes formidables étaient protégés par des flottilles de petits navires de guerre anglais, qui pouvaient par leur feu prêter un sérieux appui aux forteresses de terre.

* * *

Au point de vue stratégique, la bataille de Bussaco n'a pas eu de conséquences. Il en fut autrement au point de vue moral. L'armée anglo-portugaise a montré aux Français qu'il ne lui manquait ni courage, ni consistance, ni direction intelligente. Si Masséna, à Torres Vèdras, s'est arrêté devant l'assaut d'une ligne hérissée de fortifications, c'est bien grâce à la leçon de Bussaco. Pour nous, cette bataille a rehaussé la réputation du soldat portugais, un peu discrédité aux yeux des étrangers. Toutes les unités portugaises qui ont pris part à la bataille se sont conduites avec une bravoure remarquable. Les *ordres du jour* de Beresford et de Wellington, en général peu prodigues de louanges, en témoignent d'une manière éclatante.

* * *

La retraite forcée de Masséna devant l'impossibilité de percer les lignes de Torres Vèdras, a eu une énorme répercussion sur la politique de l'Europe. Les lignes de Torres Vèdras ont sauvé l'Espagne du démembrement et le roi Joseph de l'abdication. Les projets napoléoniens tablaient sur la défaite de l'armée anglo-portugaise et l'occupation de Lisbonne.

* * *

La retraite des Français, comme celle de tout envahisseur, s'est illustrée par une série de crimes, de maléfices, et de sauvageries. La France a terni, en Portugal, ses traditions d'héroïsme et de chevalerie.

Les principales villes, villages, bourgs, hameaux, traversés par les barbares envahisseurs au cours de leur retraite, furent brûlés,

sur ordre, par les détachements d'arrière-garde, dont la mission consistait à tout exterminer. Partout on assistait au spectacle de la dévastation, de la ruine et de la plus poignante misère. Le deuil était dans les familles ; les terres dévastées ; les travaux agricoles paralysés. Le chiffre des victimes de la cruauté des envahisseurs s'élevait à deux cent mille.

Et aujourd'hui nous avons le même tableau devant les yeux ! Oh ! civilisation trompeuse ! Et l'on prétend que l'homme a un cœur et les peuples des lois !

* * *

La bataille de Vitoria, qui, pour la péninsule, représente la libération du joug français, a fortifié encore ce principe irréfutable que lorsque la guerre se déchaîne, elle doit se faire avec des actes et non par des palabres.

Le roi Joseph, sans autorité militaire, avait la prétention puérile de soumettre, sans lutte, le peuple espagnol en faisant simplement quelques représentations amicales aux membres des Cortès, de Cadix.

Les alliés lui répondirent en redoublant leurs efforts. Le temps était à l'action. Il arrive un moment où les canons seuls réussissent à dicter au vaincu des propositions de justice et des paroles de paix.

* * *

Un officier d'artillerie portugaise, qui a fait presque toute la campagne dans l'armée du sud, dit qu'il a fait, pour sa part, 317 marches depuis le 4 mai 1809 au 10 avril 1814.

Dans cette longue période de six années de guerre, l'armée anglo-portugaise a soutenu 15 batailles, 215 combats, 14 sièges, 18 assauts, 6 blocus et 12 défenses de place. Le montant total des pertes portugaises s'est élevé à 21 140 hommes.

Tant qu'une nation, petite ou grande, sort victorieuse d'aussi dures épreuves, elle a le droit de vivre indépendante et d'être respectée des peuples.

* * *

La guerre de la péninsule a été la plus grande convulsion nationale de tous les temps. Elle fut pour le Portugal un grand événement, dont il peut, actuellement encore, tirer des enseignements profitables.

Elle a démontré trois choses remarquables : 1^o La grande vitalité de la nation et son amour de l'indépendance ; 2^o Que les Etats qui négligent leur armée sont, au moment critique, le jouet

de ceux qui leur viennent en aide ; 3° Que les Portugais, bien dirigés, sont d'excellents soldats, capables des plus grands actes d'héroïsme.

Un siècle s'est écoulé depuis l'épopée péninsulaire. L'Europe est presque toute entière transformée en champ de bataille. Le Portugal a des alliances et des compromis. Restera-t-il étranger au mouvement général ? Nous ne le savons pas, mais nous avons par contre la conviction que les Portugais d'aujourd'hui se montreront dignes, en toutes circonstances, des traditions nobles et héroïques des Portugais d'autrefois.

INFORMATIONS

SUISSE

L'affaire de l'Etat-major.

Les pleins pouvoirs sombrent dans l'humiliation. Si quelque chose ne mérite pas l'étonnement, c'est cela. On n'affaiblit pas seize mois durant le ressort essentiel du gouvernement d'un peuple sans que l'erreur produise ses effets. Toutes les confusions que les *Chroniques suisses* de 1915 ont tenté de démêler trouvent leur naturel aboutissement, les confusions entre la guerre et la paix, entre le pouvoir militaire et le pouvoir civil, entre la souveraineté et la neutralité, entre la neutralité affaissée qui conduit à l'opportunisme équilibriste et la neutralité fière, basée sur le principe de la souveraineté, la fierté que nous aurions dû pratiquer et que nous avons bafouée.

Aujourd'hui, nous assistons à un autre spectacle qui n'est pas plus beau. Tous ceux qui ne peuvent se soustraire au sentiment de leurs responsabilités en voyant le peuple prendre finalement lui-même son honneur en mains, s'appliquent à canaliser les sanctions sur les têtes en évidence. Les colonels de Wattenwyl et Egli n'auront pas à répondre seulement de leurs fautes personnelles, ils devront répondre de l'étrange état d'esprit qui les a favorisées et que d'autres, honnêtes gens certainement mais faibles, ont contribué à